

Propager, contaminer et infecter à travers les âges

DENIS GOULET, *Brève histoire des épidémies au Québec. Du choléra à la COVID-19*, Québec, Éditions du Septentrion, 2020, 180 pages

Frédéric Morneau-Guérin

Volume 15, numéro 1, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morneau-Guérin, F. (2020). Compte rendu de [Propager, contaminer et infecter à travers les âges / DENIS GOULET, *Brève histoire des épidémies au Québec. Du choléra à la COVID-19*, Québec, Éditions du Septentrion, 2020, 180 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(1), 5–6.



Propager, contaminer et infecter à travers les âges

Frédéric Morneau-Guérin

DENIS GOULET

BRÈVE HISTOIRE DES ÉPIDÉMIES AU QUÉBEC. DU CHOLÉRA À LA COVID-19

Québec, Éditions du Septentrion,
2020, 180 pages

« Si je cherche une formule comode qui résume l'époque [...] dans laquelle j'ai été élevé, j'espère avoir trouvé la plus expressive en disant: C'était l'âge d'or de la sécurité». Ces mots sont ceux de l'écrivain viennois Stefan Zweig, mais nombreux sont ceux qui, se surprenant à regretter en ces temps incertains le monde d'hier, pourraient se les approprier.

La pandémie de COVID-19 nous a en effet fait connaître une cruelle désillusion. Si le développement prodigieux de la science médicale au cours des dernières décennies avait pu nous donner l'impression que nous avons maintenant acquis une connaissance suffisante des vecteurs de maladies infectieuses pour parvenir à contenir les éclosions avant qu'elles n'atteignent l'ampleur de la pandémie, voilà qu'il nous faut nous faire à l'idée que les verbes propager, contaminer et infecter ne se conjuguent pas qu'au passé.

C'est dans ce contexte singulier que Denis Goulet, professeur associé à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, spécialisé en histoire de la santé et auteur primé, fait paraître une brève, mais fort éclairante (et opportune!) histoire des épidémies au Québec destinée au grand public.

De la peste d'Athènes ayant emporté Périclès en 429 avant notre ère documentée par Thucydide dans *Histoire de la guerre du Péloponnèse* jusqu'aux épidémies de peste bubonique qui sévissent tout au long du XVII^e siècle, l'humanité aurait pu parler à l'unisson pour dire, à la suite du comte Almaviva dans *Le Mariage de Figaro*, qu'«il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher». Mais, note Goulet, «à partir du XVII^e siècle et, surtout, au siècle suivant, les maladies pestilentielles sont de plus en plus perçues, du moins par les élites, comme un événement naturel que l'on peut combattre avec des armes humaines et rationnelles» (p. 14). Bien que la rupture avec la doctrine du fatalisme marque un important pas en avant, «dans tout l'Occident, les théories sur les causes des épidémies sont diverses, peu fiables et sont loin de faire l'unanimité» (p. 19).

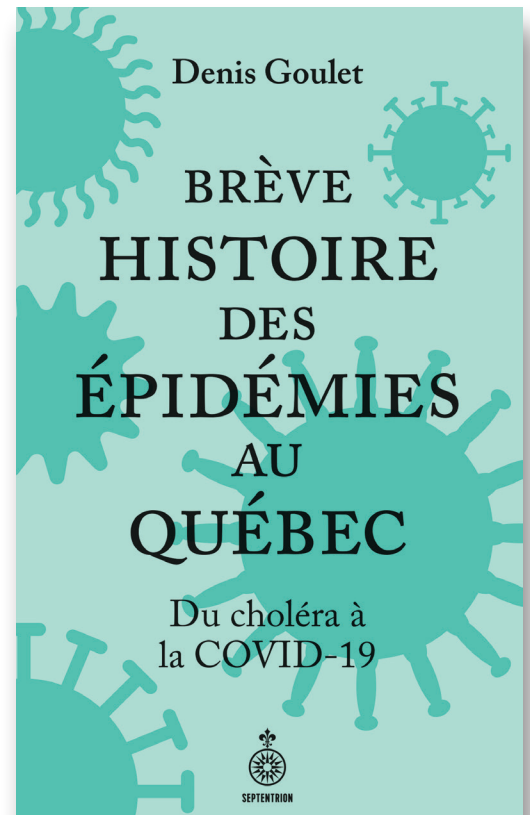
Deux théories épidémiologiques servent de cadre général aux interventions des méde-

cins du Québec au cours du XIX^e siècle, à savoir le contagionisme et le miasmatisme. Les membres de la communauté médicale qui adhèrent à la théorie contagionniste croyaient que «l'élément contagieux se reproduit dans un organisme et peut se transmettre soit directement par contact cutané ou inoculation, soit indirectement par les vêtements, la literie, les objets contaminés, les aliments, les déjections, etc.» (p. 20)

L'historien de la santé avance que, chez tous les peuples et à toutes les époques, une part non négligeable de la population préfère risquer de contracter une maladie infectieuse plutôt que de se voir imposer par la contrainte des mesures sanitaires perçues comme liberticides ou qui ne cadrent pas avec les représentations qu'elle se fait de la maladie.

Suivant cette conception de la transmission des maladies infectieuses, l'imposition de mesures de quarantaine et l'établissement de cordons sanitaires apparaissent comme les principales mesures préventives à privilégier. La théorie miasmatique, quant à elle, postule que les épidémies résulteraient d'une exposition à de l'air vicié par des miasmes, soit des émanations issues des matières organiques en décomposition qui empoisonnent l'organisme humain. Selon cette hypothèse aujourd'hui infirmée, l'environnement physique (lieux humides ou marécageux, logements insalubres) et les conditions atmosphériques (les saisons, le climat, la qualité de l'air) joueraient un rôle de premier plan dans la genèse et la propagation des maladies épidémiques. La prédominance de la théorie miasmatique au Québec, comme ailleurs en Occident, explique pourquoi des salves de canons seront tirées de la Citadelle de Québec en 1832 dans l'espoir de purifier la composition de l'air qui plane au-dessus de la ville qui était alors en proie à une grave épidémie de choléra.

Au XIX^e siècle, la succession quasi ininterrompue d'épidémies avançant de plus en plus rapidement d'un pays à un autre et d'un port à un autre en raison de l'intensification du commerce maritime et de l'immigration en une période où les conditions sanitaires sont mauvaises aura deux conséquences notables. La première étant la lente, mais constante acceptation du phénomène de la contagion et la relégation de



l'air vicié au rang de facteur prédisposant la propagation, mais non plus la genèse, des épidémies; la seconde étant la mise en place des premières mesures d'assainissement publiques. C'est la crainte inspirée par le choléra, une infection intestinale qui fut longtemps endémique dans les deltas du Gange et du Bangladesh avant de faire son entrée dans les ports européens puis de se développer en véritable pandémie, qui a poussé le gouvernement du Bas-Canada à établir, en 1832, à Grosse-Île, dans l'archipel de l'Isle-aux-Grues, un lieu de quarantaine pour les immigrants arrivant par le Saint-Laurent. L'état d'avancement de la science ne permettant pas encore l'acquisition d'une compréhension suffisante des modes d'action des maladies infectieuses (période d'incubation, porteurs sains, etc.), la mesure se révéla inefficace. Quand survient l'épidémie de typhus de 1847, un fléau lié à la terrible famine qui affecte l'Irlande qui entraîne le départ d'un million et demi d'émigrés, les moyens de prévention les plus usités demeurent la quarantaine, l'examen médical obligatoire pour les immigrants et la désinfection des navires. C'est dans la foulée de la révolution microbiologique à la fin du XIX^e siècle, permettant d'identifier les microorganismes spécifiques responsables des maladies contagieuses et de préciser leurs vecteurs, qu'on verra enfin s'ajouter des mesures de salubrité publique comme l'installation de systèmes d'égouts efficaces, l'ébouage, la pasteurisation du lait et la mise sur pied de systèmes d'approvisionnement en eau saine.

Bien que l'auteur ait choisi de circonscrire, dès le titre, son étude de l'histoire des épidémies à celles ayant affligé le peuple



Brève histoire des épidémies

suite de la page 5

québécois, on ne peut s'empêcher de noter, dans cette abondance de faits et d'éléments informatifs, que certaines choses transcendent les époques, les frontières et les cultures. On est tenté d'y voir le signe d'une forme de permanence dans la condition humaine.

L'historien de la santé avance, par exemple, plusieurs éléments de preuve anecdotiques indiquant que, chez tous les peuples et à toutes les époques, une part non négligeable de la population préfère risquer de contracter une maladie infectieuse plutôt que de se voir imposer par la contrainte des mesures sanitaires perçues comme liberticides ou qui ne cadrent pas avec les représentations qu'elle se fait de la maladie. Alors que nous venons tout juste d'assister à une vague mondiale de manifestations anti-masque et anti-confinement, il n'est pas difficile de concevoir que l'essor de l'hygiénisme et de la médecine préventive ne s'est pas toujours déroulé sans heurts.

Tout être humain tend, lorsqu'il est confronté à un danger invisible et énigmatique, à chercher à lui donner un sens. Selon l'imaginaire du temps, les épidémies seront tantôt vues comme un châtement divin s'abattant sur les nations pécheresses et les invitant à la repentance, tantôt comme une épreuve de la vie découlant d'une conjonction dissonante des planètes, tantôt comme une revanche de Gaïa qui réagirait violemment à la pression anthropique. La tension

qui nous gagne en ces temps incertains peut également trouver sa résolution dans la désignation de boucs émissaires. Si aujourd'hui certains imputent la pandémie du coronavirus à la Chine, d'autres pointent du doigt Bill Gates, George Soros et une certaine élite mondialisée, les Canadiens français du Bas-Canada, eux, soupçonnaient la classe dominante anglo-saxonne de viser leur extinction tandis que la presse anglophone, elle, accusait les classes laborieuses d'être responsables du fléau en invoquant leurs conditions de vie insalubres et primitives. On aurait néanmoins tort de croire que les épidémies ne font se concrétiser que les pires potentialités de la condition humaine. En temps d'épidémie, on observe de manière récurrente de remarquables démonstrations de dévouement, d'abnégation, de solidarité et de charité.

En refermant *Brève histoire des épidémies au Québec*, on conserve une vive impression qu'en contexte épidémique, l'indécision et les demi-mesures se paient au prix fort. On prend également pleinement conscience que nous habitons ce que les spécialistes de la théorie des graphes appellent un petit monde. Aussi restreints et étroitement groupés nos réseaux sociaux puissent-ils être, il suffit qu'un petit nombre d'individus entretiennent un important nombre de relations sociales et qu'ils fassent le pont entre divers cercles d'amis autrement disconnexes pour que chute drastiquement le nombre d'intermédiaires nous séparant de presque tout le monde sur cette terre. ❖



JEAN-MARIE VIGOUREUX

DÉTOURNEMENT DE SCIENCE. ÊTRE SCIENTIFIQUE AU TEMPS DU LIBÉRALISME

Montréal, Écosociété, 2020, 216 pages

Jean-Marie Vigoureux est un homme en colère. Furieux de voir la connaissance scientifique être de plus en plus souvent réduite à sa valeur financière, le professeur de physique français se livre, dans un élan enflammé, à une critique sévère, mais plutôt juste de l'évolution scientifique et du développement technique, de certaines utilisations perverses de la science, et de certaines dérives dans l'enseignement des sciences.

Vigoureux explique avec verve comment, dans le sillage de la science, s'est développé au XIX^e siècle le *scientisme*, soit l'attitude philosophique consistant à attribuer «aux méthodes de la physique et des sciences en général une portée illimitée»; à affirmer «qu'aucune parcelle du monde, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, animée ou inanimée, ne peut échapper à l'emprise de la science»; et à considérer «que le bonheur universel découlera *automatiquement* du progrès qui permettra bientôt de tout maîtriser, y compris l'espèce humaine, en allant au besoin jusqu'à créer un Homme nouveau» (p. 45).

Il est possible, soutient l'auteur, d'établir certains parallèles inquiétants entre l'avancement technoscientifique actuel et celui ayant eu cours au XIX^e siècle: «même développement effréné de techniques nouvelles – aujourd'hui sans souci ni de leur nécessité ni de leur innocuité – même croyance au progrès qui corrigera demain les erreurs “inévitables” d'aujourd'hui, même recours aux experts pour déterminer nos choix, même rêve d'être humains “améliorés”, voire totalement nouveaux, grâce aux biotechnologies» (p. 115). Mais, sitôt ces parallèles établis, Vigoureux s'empresse d'en situer les limites. Alors que les *scientistes* du XIX^e siècle pensaient pouvoir apporter

JEAN-MARIE VIGOUREUX

DÉTOURNEMENT DE SCIENCE

Être scientifique au temps du libéralisme



la prospérité et le bonheur par le progrès technique, nul idéal humaniste n'habiterait les *scientistes* du temps présent. Ceux-ci chercheraient non plus le *bonheur par la science*, mais plutôt le *profit par la science*.

Dans la seconde moitié de l'ouvrage, l'auteur s'emploie à mettre en lumière l'impact du contexte économique actuel sur le développement des sciences. Si sa critique de la marchandisation de la connaissance et des normes de productivité auxquelles sont soumis les chercheurs n'a rien d'original, elle n'en demeure pas moins pertinente et efficace.

Jean-Marie Vigoureux est manifestement animé par des principes de justice, de solidarité et de partage des richesses. Cependant, dans cet essai laissant transparaître un certain idéalisme, on ne trouve point d'appel à entreprendre une croisade visant à modifier le cœur de l'Homme en profondeur. L'homme de science estime que les principes moraux qu'il promeut sont un fait de civilisation. La coexistence pacifique, la modération de nos tendances égoïstes et la justice sociale passent donc, croit l'essayiste, par une pensée et une pratique politiques.

Frédéric Morneau-Guérin